

**« L'adolescence, c'est la crise,
l'âge ingrat. »**

*Crise d'adolescence : en réalité le seul moment
où l'homme, ayant mesuré son destin,
est tenté d'aller jusqu'au bout de ses pensées.*

Pierre Turgeon, *Faire sa mort comme faire l'amour*, 1969

La fâcheuse réputation de l'adolescence n'est plus à faire. L'adolescent serait un être de chair et de sang, chair et sang renouvelés à l'issue du processus pubertaire. Esprit changé selon ce même processus, qui fait parler de « mauvais esprit » aux interlocuteurs et observateurs d'adolescents. De là cette idée de « crise », colportée – sans aucune précaution – depuis plus de deux siècles.

La faute à Rousseau ! Souvenons-nous du fameux passage du livre IV de *L'Émile* (1762) : « Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse évolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. » Jean-Jacques Rousseau, par ces mots, introduit la grande tradition des romantiques, de Goethe, en particulier, mettant en scène les tourments amoureux et existentiels de la jeunesse dans *Les Souffrances du jeune Werther* (1774).

La médecine s'empare aussitôt de cette thèse du « moment critique » pour mieux l'accréditer. De 1780 à 1840 se multiplient les études sur les troubles causés par la puberté, avec énoncé des remèdes destinés à y mettre fin. Durant tout le XIX^e siècle, l'ado-

lescent est perçu comme un danger : pour lui-même, pour la société. On dit de lui les pires choses : qu'il a « le goût du viol et du sang », qu'il est un agitateur, prompt au désordre et aux violences politiques.

La psychologie « scientifique », qui se développe au siècle suivant, poursuit dans cette voie. Il est alors des mots savants pour dire la crise : « tempête » (Stanley Hall, 1904), « âge critique » (Mendousse, 1909), « originalité juvénile » (Debesse, 1936), « crise juvénile » (Pierre Male, 1962)... Il est aussi des mots populaires : « âge bête », « âge ingrat », pour n'en citer que deux !

Bref, à l'enfance perçue comme une période d'harmonie (malgré ses moments de crise reconnus), s'opposerait l'adolescence, période de mauvaise humeur, d'instabilité, période difficile à vivre. En d'autres termes, l'adolescence, toujours confondue avec la seule puberté, renverrait, « naturellement », à une identité négative, problématique, mettant en jeu un processus d'oppositions, de contradictions. La psychanalyse estimant même cette crise « nécessaire » (Anna Freud, Evelyne Kestemberg, Stéphane Clerget...) car jouant un rôle d'« organisateur » de la nouvelle personnalité.

Pourtant, la crise – quand elle existe – ne semble concerner qu'une partie (curieusement toujours mal définie) des adolescents. Les psychologues « scientifiques » de l'entre-deux-guerres l'avaient admis... même timidement, non sans gêne quelquefois : toute généralisation, à leurs yeux, ne pouvait être qu'abusive. Aujourd'hui, les psychiatres de l'adolescence considèrent, eux aussi, que la majorité des adolescents passent le cap de la puberté avec une relative tranquillité. Selon le professeur Philippe Jeammet, par exemple, 80 % d'entre eux se porteraient « plu-

tôt bien », 20 % étant confrontés à une forme, plus ou moins aiguë de crise, qui, de surcroît, pourrait trouver son origine dans des troubles antérieurs appartenant à l'enfance. N'est-ce pas, de la sorte, atténuer déjà singulièrement l'idée d'une pathologie inhérente à l'adolescence ?

Ensuite, il faut dire que la plupart des spécialistes actuels paraissent avoir abandonné la terminologie ancienne de « crise », préférant recourir à celle, plus moderne, de « processus ». Ainsi les professeurs Braconnier et Marcelli distinguent-ils le processus d'adolescence « normale » et le processus d'adolescence « pathologique », celui-ci étant caractérisé essentiellement par des symptômes d'anxiété et de dépression, celui-là connaissant tout de même des « moments » de crise.

Alors, crise ou pas crise ? Françoise Dolto préférerait parler de « mutation ». La vraie question étant alors de savoir si cette mutation est nécessairement « bruyante » et « conflictuelle ». D'abord, ce qui affaiblit singulièrement l'analyse des « défenseurs de la crise », c'est le fait que nombre d'entre eux le font sur la base d'observations d'adolescents particuliers (et donc non-représentatifs), ceux qu'à titre professionnel, ils reçoivent en consultation, c'est-à-dire, par définition, en difficulté psychique ou sociale. Or, le « pathologique » ne révèle pas le « normal ».

L'ethnologie nous est ici d'un grand secours. Margaret Mead, étudiant dans les années 1920 un groupe d'adolescentes aux îles Samoa, a été l'une des premières à montrer que, dans des sociétés ritualisées, la crise d'adolescence était inconnue. Rappelons que la célèbre ethnologue américaine avait précisément entrepris son étude pour vérifier la pertinence de la thèse du psychosociologue Stanley Hall, qui

avait évoqué le caractère tumultueux et inéluctable de cette crise. Habités très jeunes, avait-elle observé, à l'exercice des responsabilités sociales (même modestes), les jeunes pubères, à l'issue des rites d'initiation, accèdent tout naturellement aux responsabilités des adultes.

Concluons d'une part qu'il n'y a pas crise d'adolescence, d'abord dans les sociétés qui ignorent cet âge de la vie (Ancien Régime français), ensuite dans celles qui ont inventé des moyens, des procédés pour parer les possibles difficultés liées au passage de l'enfance à la puberté. Ainsi, grâce aux rituels et autres cérémonies d'initiation qui les projetaient dans le monde des adultes, les sociétés « primitives » évitaient-elles aux garçons pubères plaintes et récriminations éventuelles contre l'ordre social.

D'autre part, si nous retenons, malgré ce que nous avons dit, l'idée de « crise » pour l'adolescence, nous devons alors l'admettre aussi pour l'âge de la maturité. Considérons qu'en fait chaque âge de la vie est traversé par une crise, qui n'est ni catastrophe, ni table rase des étapes antérieures, mais adaptation à l'étape suivante. De la naissance à la mort, chaque être humain poursuit un long travail de transformation. Ainsi le processus de maturation est-il permanent. Tout homme passe par une série de stades de développement (Erikson, par exemple, en dénombrait huit, qu'il nommait « cycle de vie »). Chaque stade représentant une tâche psychique définie et s'achevant précisément par une crise spécifique. « Crises personnelles » que le même Erikson liait aussi aux « crises sociales historiques », l'environnement n'étant pas, à ses yeux, un monde extérieur à l'individu, mais « une réalité vivante et envahissante » (*Adolescence et Crise*, 1950).

La thèse de la « crise d'adolescence » a, de toute évidence, une utilité sociale. De même que la faiblesse de l'enfant justifie l'entrepris d'éducation, qui ressemble encore souvent à un dressage, de même la « crise » de l'adolescent sert à légitimer le contrôle social qu'on exerce à son encontre, le maintenant ainsi, au même titre que l'enfant, hors du champ des responsabilités sociales (celui-ci à cause de son immaturité, celui-là à cause de son mal-être et de son instabilité, étant censés ne pas être en capacité d'assumer ces responsabilités). La « crise d'adolescence » n'est en somme qu'une crise de la relation, le refus par l'adulte de la prise en compte de l'Autre, l'adolescent, dans sa singularité et sa richesse, le refus de la pleine capacité sexuelle, d'une pensée propre, d'aspirations particulières. Il dépend d'abord du corps social que cette phase de vie soit paisible et non conflictuelle. Il n'y a pas de déterminisme biologique, pas de fatalité de la crise, mais des circonstances socioculturelles qui favorisent telle ou telle orientation dans le processus d'adolescence.